

Defraeye et Élise Lepage, présente justement six études consacrées aux œuvres écopoétiques parues pour la plupart au début du XXI^e siècle en France et au Québec.

Le premier des trois volets qui composent le volume se concentre sur un corpus de romans français. D'abord, Sara Baeyens propose une analyse comparative de *L'Homme des baies* (2012) de Jean-Loup Trassard et de *Naissance d'un pont* (2010) de Maylis de Kerangal, deux textes qui montrent les impacts néfastes du progrès sur l'environnement. Ensuite, l'article de Laurence Pagacz, en s'appuyant sur les théories de Christian Chelebourg (*Les Éco-fictions*, 2012), s'intéresse à la représentation du corps comme allégorie de la chute de la condition humaine dans les univers post-apocalyptiques imaginés par Jacqueline Harpman (*Moi qui n'ai pas connu les hommes*, 1995) et Éric Chevillard (*Choir*, 2010).

Le second volet est par contre consacré à quelques auteurs québécois : Julien Desrochers se focalise sur le procédé littéraire de l'éco-épiphanie chez Monique Proulx, Louis Hamelin et Pierre Yergeau, tandis que Julien Defraeye aborde une lecture écopoétique de trois recueils de nouvelles de Louis Hamelin, Lise Tremblay et Robert Lalonde.

Le troisième et dernier volet, pour finir, se penche sur le genre poétique avec l'étude de Joëlle Papillon, qui retrace la relation emblématique entre l'être humain et le territoire dans la poésie autochtone québécoise de Natasha Kanapé Fontaine (*Bleus et abricots*, 2016) et avec la contribution d'Élise Lepage, qui

explore le message de l'urgence écologique au sein de la dégénération capitaliste dans *La Carte des feux* (2015) de René Lapierre.

Les analyses hors dossier de Marcelo Marinho et d'Amélie Michel complètent ce riche volume, qui a le mérite de nous livrer un témoignage concret de la variété des genres littéraires consacrés aux questions environnementales dans le panorama français et québécois contemporain. (E. RAVERA)

C. ROLLA, *Michel Chaillou arpenteur évasif*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2020, p. 209.

Première étude de longue haleine dédiée au romancier français Michel Chaillou, ces pages dessinent un parcours d'analyse à rebours, qui prend en compte les derniers textes, publiés entre 2007 et 2012, avant de se plonger dans les tout premiers romans, datant des années 1960 ; un renversement de point de vue pleinement justifié par l'incessant appel en arrière qui commande les pages de ce voyageur dans le temps. « Écrire, pour moi, c'est retrouver l'oralité des morts, d'où mon attention au passé, au démodé, le démodé qui est la façon dont le Temps s'habille », confiait-il à propos de son écriture sans cesse à l'écoute des voix intérieures. Ou encore : « Je pratique ce que j'appelle le recul en avant. Il y a plein d'avenir dans le passé et c'est cet avenir que j'essaie de discerner ».

Inventeur en 1986 – « pour [se] moquer de la modernité » – de la définition d'« extrême contem-

porain » sous laquelle on désigne presque couramment la production romanesque française à cheval entre les deux siècles en dépit de son hétérogénéité, Michel Chaillou s'en évade au plus vite pour laisser à sa plume – et à sa voix – la liberté de régner dans un lointain qu'il meuble à sa mesure. Ce lointain, il le respire dans les pages de volumes poussiéreux, le capte aux Puces parmi les vieilles porcelaines de Saxe ou dans une rue oubliée par les guides, autant d'instants privilégiés et de *blazing moments* ouvrant son écriture à l'invention romanesque. Puisqu'avec lui la porte du temps est toujours grande ouverte, il lui arrive de bavarder longuement avec le domestique de Montaigne et avec les bergers de l'*Astrée* ou d'entretenir une relation confidentielle avec les « ombres enfouies » dont il flaire la présence dans un tiroir de la (vienne) BnF ou de n'importe quelle archive ; comme l'écrit Rolla avant de céder la parole à l'écrivain lui-même : « Chaillou affiche une volonté de libre circulation dans toute l'histoire littéraire, parce que son écriture comporte une traversée du temps et de l'espace, un déplacement de frontière, parfois une véritable "invite à se laisser porter vers des contrées aux frontières abolies [...] vers des paysages [...] aux lignes liquides et fuyantes, en pleine confusion de ciel, de terre et d'eau" » (p. 51). Une fois la magie accomplie, la phrase commence : fluide, inspirée, presque hypnotique, elle rejaillit du premier au dernier texte sans jamais connaître ni hésitation ni virements. En écrivant ces lignes, je me souviens comme si c'était hier des longs dîners à

Bologne en compagnie du couple Chaillou : ils y étaient venus, il y a presque vingt ans, chercher les traces des aïeux de Michel du côté maternel, énième pièce manquante d'une biographie tourmentée. Il parlait, il divaguait, il racontait, et la fluidité, la magie, le prestige de sa phrase nous sidéraient ; grâce à sa voix, qui gardait la perfection d'une écriture, il nous initiait calmement à l'expérience de cette « écoute intérieure » qui reste sa marque d'écrivain et qu'il associait par vocation au « désir de rendre plus intelligible un écho dont on n'a pas de prime abord les voix. Car il me faut ces voix lointaines pour écrire. Elles me donnent la voie, la direction ». Comme il l'a presque dit, il y a quelque chose du médium, chez Chaillou, dont l'oralité et la plume ne veulent rien perdre du souffle des voix suspendues dans l'air, autant de vies minuscules « qui viennent, amusées, lire sur [son] épaule ».

Comme les grands illuminés du XVIII^e siècle, Chaillou a été aussi un bibliophile acharné, un érudit surprenant qui aimait semer ses textes de références aussi bizarres qu'authentiques. Il avait élu son deuxième domicile sentimental à la BnF et c'est précisément à cette bibliothèque qu'après la mort de l'écrivain, en 2013, sa femme Michèle a voulu léguer les manuscrits ainsi que les nombreux cahiers préparatoires. Dans les annexes de ce volume, Rolla en donne une transcription révélatrice : on y trouve, en les parcourant, le même mouvement digressif et ouvert au hasard des associations libres, qui n'a jamais quitté la phrase de Chaillou, cette « éton-

nante toile baroque [qui] charme le lecteur mais en même temps le désorienté » (p. 101).

Avoir donné accès à ces cahiers n'est cependant que le dernier mérite du livre de Rolla, exhaustif et sensible, où la production de cet écrivain singulier trouve une rare justesse d'attention et d'écoute, comme si une sorte d'affinité élective était à l'œuvre entre l'écrivain et sa lectrice, séduite, dévouée et pourtant vigilante. Dans ce parcours à deux – impossible, avec Chaillou, de ne pas voyager en couple, en lui laissant souvent la parole... – et malgré un « premier effet de vertige et d'étrangeté » (p. 51), Rolla montre qu'elle sait tenir fermement les rênes de cet étourdissant « manège du temps », capable de conduire l'auteure « au carrefour de l'histoire, de la géographie, de la littérature, de la langue et du style [pour] réaliser [le] désir de “voyager à toutes les époques, d'ajouter aux cailloux du chemin ceux que d'autres siècles firent rouler” » (p. 92).

Bien qu'à l'aise dans n'importe quel temps révolu, depuis *Le Sentiment géographique* jusqu'au *Petit guide pédestre de la littérature française au XVII^e siècle*, c'est au cœur du Grand Siècle que Chaillou aime le plus « extravaguer », à la suite de figures invisibles qui l'invitent à « ressusciter la poussière ailée de leurs semelles, de prendre garde à toutes ces ombres enfouies dans le grand hasard des chemins, leurs paroles relatives restées dans les arbres, les fonds de campagne, jardin » (c'est encore Chaillou, évidemment, qui parle ici). S'il est vrai que par son amour de la digression, de la démesure, de la bizar-

rerie et de la surprise, il pourrait aisément être du nombre de ces écrivains contemporains réunis, d'après le sémiologue Omar Calabrese, sous l'appellation de « néo-baroques », à mon sens toute tentative de serrer de trop près, sous un label collectif, l'écriture et l'imaginaire de Chaillou, ne saurait qu'affaiblir la sonorité de son envoi tant, fraternel chuchotement avec les fantômes. (F. ZANELLI QUARANTINI)

É. GLISSANT, *Introduzione a una poetica del Diverso*, tr. F. Neri, éd. G. Sofo, Roma, Meltemi, 2020, p. 148.

Il faut se réjouir chaque fois qu'une nouvelle édition d'un texte traduit paraît, encore plus lorsqu'il s'agit du texte d'un auteur comme Édouard Glissant, qui posait un regard très particulier sur cet art de la traduction, cet « art de la fugue » qui « accompagne le réseau de toutes les traductions possibles de toute langue en toute langue » (p. 46). C'est ce que l'écrivain-philosophe suggère dans son texte *Introduction à une poétique du Divers* (Gallimard, 1996) dont l'édition italienne *Introduzione a una poetica del Diverso* fait l'objet de ce compte-rendu. Rééditée chez Meltemi en 2020, plus de vingt ans après sa première édition chez le même éditeur, cette œuvre a été le premier texte de l'auteur à être traduit en italien en 1998, par la traductrice Francesca Neri. N'étant plus disponible depuis longtemps, cette nouvelle édition donne la possibilité à tout nouveau lecteur d'approcher l'œuvre de Glissant, à travers ce texte-jalon